

Gilles Fumey
28 octobre 2007

Le don d'ubiquité présidentielle

Tous les déplacements du président de la République sur une carte :
<http://www.20minutes.fr/article/208...>



Il est là, au petit matin, joggant et souriant, crispé dans le froid du bois de Boulogne avec son garde du corps. Il arpente ce jardin à l'anglaise voulu par Napoléon III à petites foulées. Pour marquer son *tempo* de la journée, il refait un tour puis, hop, sans prévenir, direction le Palais pour les choses sérieuses. Ainsi va notre président-furet, ici et là, et encore ailleurs, tôt le matin au bois ou à *Central Park*, aux obsèques d'un gendarme ou au Tchad pour rattraper des bavures humanitaires, sur un plateau télé et chez Angela Merkel, en Libye et au Maroc, au Sénégal et avec Poutine. De l'énergie, de la puissance qui bluffe et qui agace. Qu'est-ce qui fait donc courir le président ? Pourquoi vouloir être *partout* ?

Michel Lussault aime résumer la géographie à des questions de distance. La voici donc, la distance, entre le président et nous. Une distance qui a changé. Début mai 2007, la France s'est réveillée avec un acteur qui a cassé la rampe du théâtre entre la scène élyséenne et la salle nationale. Ce qui fait grincer notre philosophe atrabilaire, Régis Debray : « Rapprochons-nous des vraies gens, collons au terrain, comblons le fossé. Sus au carton-pâte ! Cessons de nous déguiser ! Du *footing* et en photo de couverture ! Adieu la naphtaline, adieu masques, chichis et queues-de-pie, nos ministères seront vos maisons de verre. Vous y serez chez vous ; et nous sommes comme vous. Vos désirs sont les nôtres. » Et en matière de désir, le président s'y connaît : le voici intronisé chevalier compassionnel pour faire marcher la France à l'émotionnel. Pour bâtir une nouvelle proximité, une nouvelle intimité entre l'exécutif et les Français, une « authenticité », une « transparence » que Debray décrit comme l'« obscénité démocratique ».

Mais sans aller si loin, ce serait peut-être, pour Bruno Frappat, la naissance du style d'un homme d'État « post-moderne ». Un homme stressé par les événements où qu'ils se passent. Un homme de représentation qui incarne la Nation où ont lieu les tragédies, où sont ouverts

les chantiers, où sont signés les traités, le tout mis sur le même plan, broyé dans une actualité débordante où le déroulé des nouvelles est destiné à donner un mouvement continu ou, du moins, l'idée du mouvement. La pensée magique aussi transforme tout ce qui bouge dans l'entourage du Président, ces lieux présidentiels d'un instant en espaces providentiels. Tout ce qui a touché le président guérisseur des maux des Français, est digne du journal télévisé. Estampillé « Vu à la télé ». Les lieux de la Sarkozie française sont entrain de se construire. Mais est-ce cela, la politique ?

La banalisation de la distance pose la question de la symbolique de ces lieux issus de la vidéosphère. Car la République est une idée abstraite qui a besoin d'emblèmes, d'enceintes et d'apparat. Le lieu du vote est devenu dérisoire, dans ces écoles communales de grisaille où l'on se fait appeler à haute voix par le greffier pour glisser son bulletin dans l'urne. La liturgie de la flamme au Soldat inconnu ne mobilise que les badauds et les chaînes officielles, le Panthéon n'est le « temple de la patrie » que pour les touristes, le défilé guindé du 14-Juillet est moins prisé que la *garden party*, les remises de Légion d'honneur sont devenues privées.

Aujourd'hui, l'événement passe par la vidéosphère qui dévoile, en gros plans, la dramaturgie nationale à la messe du 20 heures. A l'instar de *Google Earth*, les zooms sur les lieux façonnent une géographie de la France en archipel où chaque Français, depuis sa cellule, communie à l'ivresse spatiale du président. Mais Debray fustige cette vidéosphère servile, où l'État s'abaisse face aux puissances d'argent, plante ses écrans pour les matches sur les façades des bâtiments publics. Voyez dans les avions, ce que Lussault appelle la « lutte des places » offre un curieux spectacle. En classe économique, les ambassadeurs rejoignent leur poste. En classe affaires, les patrons, les banquiers et les communicants pavanent entre deux conseils d'administration.

Tout à son *coming out* géographique, notre omniprésident est entrain de remodeler les lieux de la République. Son énergie à vouloir forcer la barrière du Parlement où il souhaite s'exprimer lorsque la Commission Balladur en aura déverrouillé l'accès tient de la même veine. Physiquement et virtuellement, il veut être « sur tous les coups, au détriment des seconds rôles », comme l'assure Bruno Frappat qui salue au passage l'abnégation du Premier ministre. Et ce n'est pas tout. Il expérimente de nouvelles manières de « placer » la France à l'étranger où il ne laisse pas indifférent.

L'impression, à quelques mois de l'élection présidentielle, est encore la surprise. A Rome, les Italiens sont bluffés par la décisionniste aiguë du « manager autocrate » (*La Repubblica*). Certains commentateurs britanniques voient dans les accolades entre un G. W. Bush finissant sa présidence et un Sarkozy démarrant la sienne « le baiser de la mort » ou « une politique internationale éclatante » (*Al-Hayat* et *Al-Rached*, Londres). A Madrid, *El Mundo* rappelle que le président n'a pas inventé la poudre et qu'il ne fait que comme George Soros, « banquier qui se consacre le jour à la philanthropie et passe la nuit à spéculer contre les économies instables » pour « faire passer la pilule amère de la mondialisation ». A Istanbul (*Posta Gazetesi*), les relations franco-turques ont tourné au vinaigre alors que le président français est un atout à ne pas négliger sur le chemin escarpé vers l'Europe. C'est de Sofia (Bulgarie, *Standart*) qu'on constate le grand jeu de jonglerie géographique du président : « Son père est hongrois et son grand-père de Salonique : en deux mots, il est des nôtres, ce président français ». Et, en passant, merci pour nos infirmières.

La post-modernité du président serait donc spatiale : être partout, dans un *zapping* incessant où les lieux se télescopent pour tisser une toile d'un nouveau style. Une spatialité en

mouvement qui créé un sentiment d'ubiquité et donne au président de s'inscrire dans la droite ligne des rois thaumaturges.

Gilles Fumey (université Paris-IV Sorbonne)

Pour en savoir plus :

- [Ciel, mon village ! Petite étude sur la « campagne » présidentielle](#)
- Régis Debray, *L'obscénité démocratique*, Flammarion, 2007
- Françoise Le Corre, « Hyperactivité présidentielle et intelligence collective », *Études*, octobre 2007.
- Bruno Frappat, *La Croix*, 1er septembre 2007.
- Régis Debray, *Un mythe contemporain : le dialogue des civilisations*, CNRS Éditions, 2007.

(Dans cette conférence prononcée par Debray à Séville en Juin 2007, on trouve cette phrase : « au début du siècle, certains visionnaires avaient pronostiqué que l'usage immodéré de l'automobile par les citadins provoquerait bientôt l'atrophie de leurs membres inférieurs, le bipède motorisé se désaccoutumant de la marche. Qu'a-t-on vu depuis ? Ceci : depuis que les citadins ne marchent plus, ils courent. Fanatiquement, et des beaux quartiers jusqu'aux banlieues. » (p. 51) Est-ce là l'explication ?)